

JANE AUBAILE  
LA PETITE VIE  
DES GRANDS  
MOMENTS





« Il faut qu'un jour je me souviene de mes souffrances, de tous les maux qui m'ont guidée jusqu'ici. Si mon mal est tenace, je le sens bénéfique, il m'oblige à vivre, à ressentir ma chair pleurante du passé.

« Au nom du Père »

– Je suis pleinement heureuse, paisible de corps et d'esprit. »

Dans la chapelle du couvent, Marie-Lise pénètre la première ce matin du quinze août.

Ses pas sont décidés, nets, engagés, les bancs luisants, ordonnés attendent l'office matinal. Elle s'est détachée du groupe, du troupeau bienheureux pour se retrouver seule avec elle-même. Dans l'habit qui la rend sobre et sage son visage a repris vie. Elle est redevenue jeune et belle.

Le rayonnement est dans son âme vivace telle la mauvaise herbe aux champs, intarissable. Son regard

scrute la chapelle ensoleillée, les vitraux jaunes inondent d'or la mosaïque du sol.

La croix de bois domine Marie-Lise et le monde.

Elle a envie de crier : Chut ! aux mouches qui troublent dans leurs vols le grand silence qui la suit, la poursuit, celui qu'elle serre contre son cœur en fermant les paupières.

Sa main timide, humble se pose sur son front pour elle le temps présent va s'arrêter.

Lentement elle s'enfoncera dans son passé de souffrances, pour mieux renaître, au nom de ce Père spirituel venu vers elle par les routes boueuses.

La main en attente sur son front encore lisse, elle fouillera ce qui fut. Elle veut retrouver ceux qui foulèrent du pied : « Merci » leur dira-t-elle les roses à la main, de m'avoir fait pécher, « Merci » de m'avoir rendue vile, immonde, je leur dois tout, sans eux que serais-je devenue ?

Ce qui nous amène vers Dieu reste confus dans nos esprits, nous fixons le point brumeux qu'est notre foi future en marche arrière, lentement pour ne pas trébucher, nous parcourons les routes de notre hier.

Qu'est-il pour nous ce temps mort que nous traînons, fort serait l'homme qui posséderait le secret de fermer ce livre inutile définitivement.

Inutile il l'est au jour où nous pensons, c'est de lui que nous tenons notre sagesse présente, de ses leçons

vicieuses, de ses coups de baguette tombés sur nos doigts fragiles. Nous n'osons pas le décortiquer, le faire saigner ce passé qui nous hante et qu'il ne nous est pas possible de tuer tout à fait. Chaque jour, chaque fleur, chaque pleur nous ont appris à comprendre l'inutilité de chercher à le revivre et pourtant Marie-Lise ne désire pas verser des larmes sur lui, mais lui redonner vie par parcelles afin de connaître l'instant de ces tristes jours où la lumière du ciel s'est abattue sur elle, créature de misère.

Née en 1925, dans une banlieue sans charme, d'une mère incolore et d'un père faisant nombre parmi les braves gens, elle passera son enfance en tablier bien propre au centre d'une famille dont elle restera l'unique enfant, entre l'école sans histoire et un jardinet cultivé avec amour.

Sa mère se nomme Suzanne, elle est jeune, se tient toujours comme il faut, ne lit que des journaux familiaux, s'achète un cardigan gris et une jupe de même ton pour que tout cela dure longtemps.

À Noël on lui offre le collier de perle fantaisie qu'elle ose à peine porter de peur des voisins : S'ils allaient croire qu'elles étaient vraies ! Vous pensez, avec un mari travaillant dans les Postes, à salaire étriqué, il ne fait aucun doute que ce bijou offert proviendrait d'une source hors de nos moyens.

Hélas, il n'en sera jamais rien ! Cette femme sort très peu, son intelligence est médiocre, son physique

pourrait être plaisant, faudrait-il s'en occuper, le peindre, le modeler, l'aimer, peut-être pour qu'il fût joli ?

Pas d'amant, maigre chair, dans une maigre ambiance de petits « bourgeois-employés » de l'époque.

Julien son père, derrière son guichet se soulève légèrement pour apercevoir des jambes, des seins, des mains qui s'animent et des mots, toujours des mots... qu'importe ce sont des petits riens des jours.

Suzanne ne suit jamais la mode, le manque d'argent certes, mais plus forte encore la peur des critiques des autres, ses yeux cachés que percent les rideaux de dentelle qui paralysent en silence.

Marie-Lise n'a de joli que son prénom. Il est sa fierté d'enfant, peu commun en classe et seule à le porter. Ses cheveux blonds sont tirés serrés dans une longue natte, sans ruban la semaine, son corps est menu, ses gestes gauches, ses yeux sont beaux. En observant cette enfant qui déjà étudiait le monde étroit qui l'entourait, l'homme d'expérience aurait pu y déchiffrer l'angoisse. Aurait-il eu le courage, cet humain, l'audace de la voler à ce milieu ? N'est-il pas plus juste de laisser se dérouler les drames qui nous attendent pour que le mot fin signifie quelque chose ?

Dans le pavillon étroit à l'escalier ciré, les meubles achetés un à un, sans style, disparates, se tiennent les

coudes, serrés, unis par un lien unique : le mauvais goût de ceux qui les réunirent. Marie-Lise est là, présente allant d'une pièce à l'autre, travaillant sur son petit bureau de bois vernis cadeau de sa marraine. Une femme comprenant la jeunesse, dangereuse par son désir de faire savoir qu'elle a vécu avant les autres par « l'esprit » bien entendu !

Âgée de 54 ans, belle par sa certitude de l'être, Moune est son surnom de guerre ou plutôt d'après-guerre. Ne dit-on pas qu'elle fut glorieuse, qu'au cœur des rudes batailles, drapée de blanc, Croix rouge au bras, elle sauva plus d'un homme, se donnant à tous, ne refusant ni de boire ni de partager peu importe quoi, aux malheureux soldats couverts de détresse et de boue.

C'est là-bas parmi ceux de misère que Julien a pu apprécier ses mérites. Discrète, jamais ne lui échappa le mot, la phrase qui à tout jamais lui aurait fermé la porte de ce pavillon de banlieue où seuls les gens honnêtes, exemplaires pouvaient pénétrer.

À la naissance de sa fille, l'ancien soldat resté fidèle aux souvenirs de sa guerre, avait proposé à sa femme d'écrire à Moune pour lui demander d'être marraine.

La guerre s'était tue, mais jamais Lucien n'avait négligé de lui adresser ses vœux au passage d'une année nouvelle, sans omettre l'invitation à l'arrivée du printemps, les premiers beaux jours, vous pensez ! La

promenade dans les quelques mètres carrés du jardin faisait partie du symbole de la reconnaissance.

Moune se trouvait être une femme encore appétissante, blonde décolorée, serrée dans des corsages de satin, elle ne manquait pas de verve bien contrôlée.

Suzanne la recevait avec cérémonie, se préparait à ce dimanche des jours à l'avance, parlait de sa venue avec des voisines et cachait sa crainte du qu'en-dira-t-on.

Elle était originale cette femme en clamant ses mérites d'infirmière pendant sa grande guerre mondiale, son mari serait mort sans ses soins. Le Président de la République l'avait conviée à l'Hôtel de Ville de Paris.

Bref, c'était une femme héroïque qu'il fallait recevoir avec égard.

Ce discours camouflait sa véritable pensée, Suzanne n'allait pas jusqu'à songer que son mari avait eu des rapports coupables avec elle, mais son instinct féminin la guidait, il lui semblait inutile de parler de sa vie présente.

Que faisait-elle au juste cette Moune ? Vivait-elle seule, cachait-elle une liaison, des liaisons dans l'appartement du quartier des Ternes ?

Sur un papier rose sentant bon la groseille, Moune avait accepté d'être la marraine de Marie-Lise. Dans une robe fleurie, beaucoup de bracelets d'or autour de

ses bras, toque verte enrubannée couvrant son abondante chevelure, la cérémonie pouvait commencer.

Le bébé sur les bras, les yeux humides par l'émotion, elle revivait dans cette église encombrée de dentelles de fleurs blanches et de courbettes déplacées, son passé, tous ces soldats rampant vers la défaite ouvraient malgré tout une bouteille de gros rouge camouflée, conservée jalousement...

L'enfant qu'elle pressait contre son sein abondant n'était rien d'autre que la France meurtrie qu'elle avait, à sa façon, sauvé du déshonneur.

Imagination folle, galopante, chérie. Julien lui aussi ressentait ce malheur-bonheur qu'ils avaient vécu.

Suzanne ne partageait pas le leur, elle avait sorti son air modeste. Cette enfant, qu'ils avaient souhaité mettre sous la protection divine lui avait été offerte comme par miracle. Elle souhaitait ignorer l'acte dont Marie-Lise avait profité pour devenir une vie nouvelle. Une mère avant tout qui n'avait pris aucun plaisir à faire l'amour avec son mari. Il était son mari et le reste n'était pour elle que lecture de gare.

Cette fête aurait été incomplète si le chef de service de Julien ne s'était joint à eux, accompagné de son épouse. Ils avaient même accepté l'invitation au repas ! Celui-ci avait été commandé au Grand Hôtel de la ville, réputé pour sa bonne table. Économisé, billet par billet, le repas copieux donnait cependant

l'exacte mesure de leur rang social : une entrée, une sortie des plats au centre, des vins, le tout sur nappe blanche, gâteau blanc point final !

Pendant ce temps, reposant dans son landau, Marie-Lise, les yeux clos, les mains rouges pas encore défripiées de sa vie utérine, semblait se cramponner au drap de broderie comme la noyée de demain aux dernières branches de sa vie.

Pour parrain, le frère de sa mère. Claude, bon à rien, représentant de commerce dans la biscuiterie. Assez joli garçon, intéressé par nature, pendant le repas placé à proximité de Moune, il semblait attiré par cette créature, possédant d'après la famille quelques biens au soleil ou plutôt à l'ombre. Par des histoires osées, il lui avait arraché des éclats de rire. Après tout un baptême est un jour de joie ! Des grivoiseries trouvaient leur place, mais dans la discrétion ; Monsieur le curé également convié n'était pas sans avoir remarqué le « dessus dessous » de la table, mais il en avait vécu d'autres !

Le Père Curé mangeait peu, son esprit voguait, personne ne s'en aperçut, il avait l'habitude de rester neutre, de conserver ses véritables pensées pour lui, il était d'abord un homme de Dieu.

Soudain, il se leva, était-il souffrant ? Pressé ? Non, il ressentait une forme de honte. Tous, ils avaient oublié Marie-Lise dans le vin et la viande couleur de sang.

– Chère Madame, merci pour votre amabilité, je dois me retirer. N’hésitez jamais à venir me voir car ce beau jour pour votre fille n’est qu’un commencement.

– Mais, Monsieur le Curé le champagne...

Le Prêtre s’approcha de Marie-Lise, posa sa main rugueuse sur la sienne, l’enfant congestionné se mit à hurler !

Au moins, pensa-t-il, elle a le courage de ses opinions, elle n’aime pas et sait le montrer ou bien alors, elle me redoute déjà !

Sa philosophie se mêlait à tout, l’hypocrisie le tuait chaque jour, mais la prière, le calme qu’elle lui apportait le ressuscitait chaque nuit.

Suzanne éleva sa fille avec dévouement. Elle veilla à sa santé et ne négligea pas son instruction religieuse. Très tôt Marie-Lise se révolta. Lui imposer les contraintes d’une religion lui semblait un vol à sa liberté. Elle ne supportait ni l’église ni les prêtres. Son père et sa mère portaient la responsabilité de son rejet envers toutes croyances.

Ils menaient une vie si étroite que l’exemple de gens honnêtes ne devant rien jamais à personne lui donnait la nausée. Dès l’âge de dix ans, en cachette elle lisait des magazines trouvés au hasard, rêvait à l’avenir et se souhaitait joyeuse, toute en couleur. Elle bousculait sa mère, fermait les yeux sur son passage, l’odeur fade qui la suivait lui faisait horreur, elle craignait de devenir comme elle. Une femme qui

soigne bien sa maison et dont le mari ne peut que se louer. Les années, même dans l'ennui et les tourments de l'adolescence passent vite et Marie-Lise put bientôt constater que tout en elle s'épanouissait.

Marie-Lise devenait femme ! Les cheveux gris de sa mère et le dos voûté de son père ne tardèrent pas précocement à faire progresser en son être la crainte atroce de la médiocrité.

Les scènes entre eux devenaient fréquentes, elle tenait toujours tête à sa famille avec la dureté des êtres qui se cherchent.

Les aimait-elle ? Où commence l'amour, où se termine-t-il ?

Les murs étroits, la gravure encadrée et le coussin brodé posé majestueux sur le canapé devenaient les images obsessionnelles que Marie-Lise refusait.

Moune, pas intelligente mais rusée, s'aperçut de son comportement. Elle ne venait pas suffisamment pour capter un regard de haine, prélude à des désirs cachés.

Placée dans l'existence médiocre de cette famille par les sentiers de la guerre, de quelques mares de sang, son rôle devait se poursuivre, servir. Nul n'est déposé sur nos destins sans utilité, présente, future, que savons-nous de ces croisements façonnant à nos intentions le bonheur ou les pleurs. La guerre n'aurait-elle eu lieu que pour cela ? Non, mais pour cela aussi !

Toujours coquette, souvent trop parfumée, avec les années Moune devenait une marraine à la hauteur. Elle offrait à sa filleule des cadeaux et ne manquait jamais de lui parler des transformations faites dans son appartement, du confort moderne qui régnait.

Son loyer par trimestre représentait une somme rondelette qui ressemblait à l'occupante... mais l'argent n'était pas pour elle un sujet d'inquiétude.

Lors d'une visite officielle, naturellement, Moune avait profité d'un instant où Suzanne se trouvait en cuisine pour parler librement :

– Mais ma Lise, c'est ainsi qu'elle la nommait, tu prends des formes ! Deux beaux nénés qui semblent vouloir percer ta chemise !

– Attention, dit Julien, Suzanne pourrait nous entendre.

Marie-Lise avait enfin pu rire un peu, elle se retira dans sa chambre et soulevant sa combinaison jusqu'au menton elle exhiba ses seins encore peu formés mais si pointus.

L'image l'amusa, de ce jour elle se promit d'aller rendre visite seule à sa marraine sans rien dire à sa famille. Les prétextes s'inventent si facilement, des camarades, des livres, des invitations. Sa mère scrupuleuse, trop droite pour s'offrir le luxe d'un mensonge ne cherchera pas à lever le voile qui lui ferait connaître la vérité.

Ce même jour attirant Moune dans sa chambre pour lui montrer son travail scolaire, elle lui annonça son projet d'aller à Paris lui rendre visite.

– C'est impossible chérie, tes parents ne voudront jamais, seule dans le train de banlieue, puis le métro, allons plus tard, n'y pensons plus !

La jeunesse ignore le « n'y pensons plus ». Moune sortie, elle releva sa robe pour admirer son corps nu et pensa : « Au moins que cela serve à quelque chose ! »

Se défaire de sa petitesse, de son milieu, de l'atavisme qui nous enroule comme le fil autour d'une bobine, n'est pas si facile que se l'imagine une enfant assez sotte pour songer à crever la toile du destin.

Suzanne éteignait la radio si par malheur une émission, une chanson lui paraissait incorrecte pour des oreilles jeunes.

Si la mère qu'elle était avait pu deviner le démon sournois qui sans cesse harcelait cette adolescente qui venait de prendre forme dans sa propre pudeur.

Les tentatives que la jeune fille fit pour perdre sa virginité restèrent sans succès. Les garçons de son âge se trouvaient dans l'incapacité de lui rendre ce service, les hommes d'âge moyen n'auraient sans doute pas refusé, mais ils craignaient que l'enfant affolée criât leurs noms... quant aux autres, ceux des douleurs, elle désirait les ignorer, voulant faire l'amour pour la première fois dans les bras d'un homme encore jeune,

là aussi elle se heurtait à des traditions, des habitudes et Marie-Lise face à l'évidence conserva sa vertu.

Un soir monotone comme tous les autres, elle annonça à ses parents sa décision d'en finir avec ses études.

– Je ne me sens plus à mon aise en classe, je voudrais gagner de l'argent. Travailler vraiment.

– Ce n'est pas pensable, tu es trop jeune. Passe ton brevet. Après, mais maintenant non !

Mon supérieur pourrait croire que nous avons pris cette décision pour une question...

– Alors, si je comprends bien ce n'est pas pour moi que vous vous inquiétez, mais pour les voisins ! Je les emmerde les voisins, je termine l'année et les études, c'est fini !

Suzanne et Julien pour la première fois face à leur fille, la vraie, ne surent quoi répondre. Entre les larmes et la colère à cet instant de leur vie, l'idée de l'échec, même confuse s'était présentée à eux. La gifle pourquoi pas ? Julien s'y refusa, il opta pour la lâcheté, la crainte de tout briser. Il poursuivit son repas sans regarder sa fille, honteux de ses chaussons de feutre usagés, de son veston lustré. Il avait fait ce qu'il avait pu, sa position n'était pas mauvaise, fonctionnaire des Postes. Pourtant à son tour, il ruminait le passé, le sien, s'il avait épousé Moune avec ses parfums et ses plumes il aurait fait de grandes

choses : « Ratée, pensait-il, j'ai raté ma vie ! » Cette idée curieusement le consolait de sa médiocrité, de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de créer, de comprendre quoi que ce fût. Seuls ses cachets de caoutchouc et les imprimés qu'il manipulait tout le jour se trouvaient à sa hauteur.

Il en voulait à cet instant à sa femme Suzanne déguisée de tulle blanc qu'il avait épousée, déflorée sans plaisir. Une femme parfaite bien à sa mesure qu'il accusait de lui avoir fait gâcher les heures de gloire qui auraient dû l'attendre.

Sa cuillère faisait du bruit dans son va-et-vient de sa bouche à l'assiette de potage.

– Enfin, Marie-Lise, où penses-tu aller travailler ?

– Je ne sais pas du tout, peut-être chez Madame Alice, les chapeaux, la mode c'est gai, elle cherche de l'aide.

– Mais tu ne sais pas coudre du tout ! C'est une spécialité modiste !

– Elle m'apprendra le métier.

Suzanne le visage baissé, appelait à son secours les anges du paradis, ils devaient avoir autre chose à faire. Découragée, perdue, elle manifesta sa réprobation :

– Jamais tu n'iras travailler avec cette femme. Sa clientèle est spéciale, la place d'une jeune fille n'est pas là !

– Maman, je te regarde, j'ai pitié. Je ne suis pas méchante, je n'en peu plus des vieilles chaussures, des robes de l'ouvroir et de tes phrases toutes faites. Tu n'es pas dans la vérité, regarde-toi, es-tu encore une femme ?

– Assez, respecte ta mère, tu n'as rien à lui reprocher, ni moi d'ailleurs.

– C'est justement pour cela que je vous en veux.

Elle quitta la salle à manger, le bruit des couverts, le cliquetis familier des verres, les phrases perdues, éperdues de tristesse entre les miettes d'un pain familial éparpillées sur une toile cirée pourtant si bien entretenue.

Les parents cherchèrent dans le silence ce qu'ils avaient fait de mal. Séparément, seuls ce soir-là avec leur peine, ils se sentaient innocents. Leur enfant hier si petite dans sa robe rose venait devant eux de massacrer ses nattes, de les jeter pour une malhonnêteté dont ils étaient les victimes inconscientes. Cette révolte ils ne pouvaient s'y attendre, elle venait des racines de la terre, qui avaient apporté avec elles un fléau inattendu : l'indépendance de tous, qui comme une folle s'attaqua aux hommes et jamais plus ne les laissera en paix.

C'est de ce remous fiévreux, de ces veuves libérées par les guerres des contraintes, par le travail, que ce frénétique besoin de confort, qui se lit entre chaque

ligne des journaux, que Marie-Lise réceptrice d'avant-garde souffre intensément.

Elle se désire autre, au milieu des camarades de son âge, elle fait tache, les propos à son égard ne sont pas élogieux car ses paroles sont dures, elle découpe la vie tel le charcutier le saucisson à l'ail, indifférente aux souffrances, calculatrice, Marie-Lise, n'apporte rien au groupe.

Ce qu'elle n'avoue pas, ce sont ses nuits peuplées de rêves, ses cauchemars où sa souffrance la guide, la torture jusqu'aux cris qui éveillent sa mère.

– Marie-Lise, tu es malade ?

– Ce n'est rien un mauvais rêve, j'ai trop mangé.

– Pourtant les œufs, si frais, je ne comprends pas !

Elle ne comprendra donc jamais cette mère que l'amour qu'elle portait à sa fille sonnait faux.

Adieu, lui cria-t-elle silencieusement, adieu à ta cuisine, à tes caresses, j'ai besoin de griffes sauvages et que s'accomplisse sur cette terre ce qui doit se réaliser !

Marie-Lise, n'était plus une enfant. Son but, tourner le dos aux servitudes des écoles pour pénétrer dans celles du travail.

Après la boutique de Madame Alice modiste aux Ternes dans Paris, elle ne resta que quelques mois, déçue, lasse des transports, des propos entendus, du

libertinage où les clientes aimaient se complaire, elle abdiqua ce qu'elle nommait : sa première liberté.

La patronne pleurait sa débutante, pas mal, adroite à la technique du ruban froissé et du collage des plumes.

La France souffrait, son peuple vivait dans les restrictions et Marie-Lise plus révoltée que jamais menait, avec frénésie, sa course vers le bonheur.

Une idée en tête, aller voir Moune, lui parler, Moune sa bouée de sauvetage, l'unique autour d'elle à lui apporter du neuf.

Dans le couloir obscur d'un immeuble assez cossu aux tapis usagés, Marie-Lise, par une fin d'après-midi se présenta chez la concierge :

– Madame Dépréau s'il vous plaît ?

Elle était encore timide et ses joues s'empourprèrent. Jamais elle n'était venue la voir et celle-ci avait toujours trouvé des prétextes pour remettre à plus tard cette visite. Ces refus continuels augmentaient encore sa curiosité.

Dans le métro elle ne cessait de se poser des questions : pourquoi cette impression de gêne, ce manque d'enthousiasme ? Son cœur battait, elle attendait anxieuse la réponse de la concierge.

– Deuxième, mais je ne sais pas si elle est chez elle, nous sommes mercredi, son jour de repos.

Son jour de repos ? pensa-t-elle, mais elle est infirmière à domicile, quel repos ?

La grosse femme en tablier bleu la regardait avec insistance :

– Vous êtes sa filleule, n'est-ce pas ?

– Oui, mais comment vous avez deviné ?

– Madame Moune m'a souvent parlé de vous et même j'ai vu votre portrait, ben, une jeune fille comme vous, c'est rare ici !

Rare, décidément tout semblait curieux ou bien son imagination l'entraînait beaucoup trop loin dans les chemins tortueux du mystère.

– Attendez donc là une minute, je grimpe voir pour lui dire que vous êtes en bas.

– Non, merci je grimpe !

Sans attendre, elle se précipita dans l'escalier. Une marche puis une autre, encore et encore, l'escalier lui parut sans fin.

Elle arriva sur le palier essoufflée, les bras ballants, les jambes raides.

Avant d'appuyer sur la sonnette, elle passa sa main sur son visage, il lui parut brûlant, comme elle devait être laide !

Le geste accompli, le son acidulé en résulta une forte répercussion dans son être.

Des pas pressés, des paroles floues, des portes fermées et enfin l'apparition de Moune.